

# On hussié eimbétâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **29 (1891)**

Heft 36

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-192495>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

semblables estomacs, si vous noyez quelques bouchées d'aliments dans une masse de liquide, ce liquide paralysera l'action digestive. J'admets, bien entendu, que ce liquide soit de l'eau pure ou de l'eau vinée, car vous ne vous aviserez pas d'administrer à un organe débile au-delà de quelques cuillerées de vin vieux. En général, moins un estomac recevra de liquide, plus facilement il digérera. Même l'absence de tout liquide pendant les repas devient quelquefois une condition formelle pour digérer vite et bien.

Il importe aussi que la quantité et la qualité des liquides soient subordonnées à celle des aliments. Avec les légumes et les fruits, on peut, on doit même se dispenser de boire, à moins qu'on ait en vue d'activer par un liquide excitant l'énergie de l'estomac. Avec la viande, au contraire, les boissons fades ou acidulées présentent peu d'inconvénient.

Les gens ayant un estomac robuste absorbent impunément, avec des substances alimentaires solides, les liquides qu'ils préfèrent. Cependant, plus ils boivent de vin, surtout si le vin est alcoolique, moins ils pourront s'alimenter; d'où la nécessité de boire peu, et de subordonner sa boisson à la force, à l'impressionnabilité de l'estomac de l'individu. Il est des gens systématiques qui ne boivent ni vin ni bière et qui regardent l'eau comme un préservatif salutaire. Mais il n'y a pas de contradictions formelles, nous pensons que la vraie sagesse prescrit d'user de tout avec mesure. Dr J. D.

### On hussié eimbétâ.

Se lâi a oquie que ne fassè pas défaut, c'est là z'impoù. On sâ bin que faut dè l'ardzeint à gouvernèment; et que n'est què justo que tsacon payâ suivant cein que l'a; mâ y'ein a que tràovont que l'est tot parâi rudo du d'allâ vouedi son porta-mouniâ tsi lo receviâo. Et pi, n'ia pas! l'est bin molési d'esquivâ dè payi; tot sè sâ, et se vo z'ai oquie que vouâitè l'impoù, n'ia pas moian dè lo catsi; on ne vo manquè pas.

Dou z'amis que bévessont quartetta einseimblio dévezâvont dè cliâo z'impoù et ion dè leu trovâvè que l'impoù su lè tsins étâi trào hiaut, que c'étâi 'na dieuséri. L'autro, que vâi que l'hussié, que bévessâi dou déci à la trabilia à coté, lè z'attiutâvè sein fère seimbliant dè rein, lâi repond:

— Te dévètriâ fère coumeint mè: vouaiquie mè dè trâi z'ans que y'é on tsin, et jamé n'é payi on sou.

— Et coumeint fâ-tou?

— Eh bin ne l'é pas fé inscrité.

L'hussié, qu'out cein, sè peinsè: Eh bin atteinds, mon galé! te crâi dè passâ eintrè lè gottès! déman t'aré dè mè novallès.

Cé hussié étâi on tot terriblio; n'es-pargnivè nion, et quand savâi oquie su cauquon, fasâi son rappôo à syndiquo. L'est bon dè bin fère son serviço; mâ trào, l'est trào, et lo lulu sè fasâi câyi, po cein que sè démenâvè pi trào.

Lo leindéman, ye tracé tsi lo citoyein que s'étâi esquivâ dè l'impoù. Lo tràovè que taguenassivè per dézo la remisa et lâi fâ:

— Bondzo, Sami, va-te?

— Oh, va prâo bin, grand maci; que ditès vo dè bon?

— Vo z'ai on tsin, n'est-te pas?

— Oi.

— Ete que lo porré vairè?

— Eh! à voutron serviço; eintrâ!

Adon lo minè dedein; travaissont la cousena, l'eintront ào pâilo derrâi et arrevâ dévânt lo pliaquâ, lo propriétéro àovrè la porta et lâi montrè on galé petit tsin ein terra d'écouala, que l'avâi z'u ein alleint vouâiti lo panoramâ à n'abbâyi, et lâi fâ:

— Vouaiquie la bête!

L'hussié, que compreind qu'on s'est fotu dè li, étâi furieux ein dedein; mâ n'ousâ pas lo fère vairè, kâ ne poivè s'ein preindrè qu'à li.

— Estiusâ-mè, se fe à Sami, créyé que l'étâi ein viâ! Et s'ein allâ tot motset, tandi que Sami, conteint dè l'avâi eimbétâ, rizâi dein sa barba ein lâi deseint: *atsivo!*

### LE BUTIN DU ZOUAVE

par JEANNE FRANCE.

#### I

Deux soldats causaient (deux zouaves) par une sombre nuit, dans un coin de tranchée admirablement préservé et aménagé, ils causaient de guerre, de mort, de carnage, d'assaut, d'héroïsme... L'un d'eux avait été blessé à Inkermann; il brûlait de prendre sa revanche en exterminant quelques Russes, et en escaladant les retranchements de la tour de Malakoff... l'autre, indemne de blessure, et presque humilié de son infériorité, jurait de se faire tuer ou de pénétrer, le lendemain, dans Sébastopol. Nous reconnaissons à ces noms, un peu oubliés, depuis les luttes sans succès, depuis les sombres épopées, la brillante campagne de Crimée... Nous sommes devant ce Sébastopol cru invincible, et à la veille du grand assaut qui vaudra à la France une paix glorieuse; ces deux hommes qui causent tout bas, là, dans l'ombre, sont deux des nombreux héros de demain, ils font partie de ce premier de zouaves, qui s'élanceront héroïquement, en première ligne, sous les ordres de Mac-Mahon, contre les talus de Malakoff, et qui, après avoir laissé sur leur passage quelques-uns des leurs et de nombreux ennemis, planteront fièrement tout en haut du bastion russe le drapeau de la France.

Ils étaient deux, tous deux du même pays, du même village, incorporés dans le même régiment, élevés ensemble depuis leur bas-âge, camarades et amis, presque frères de par les services rendus, les dévouements réciproques, prêts également à donner leur vie l'un pour l'autre, et cependant vaguement jaloux, chacun au fond, tout au fond du cœur, et supputant tristement les avantages que son rival a sur lui.

Gaspar était plus beau, Francis plus fort... Le premier savait se montrer insinuant,

doux, parfois spirituel... Le second intelligent, résolu, très franc, moins retors que son camarade, ne plaisait pas autant tout d'abord... Pour finir, Francis était sergent, bien que toute la campagne ne lui eût coûté nulle égratignure, grâce à son zèle intelligent et infatigable, tandis que Gaspar, simple caporal, malgré sa blessure, comptait bien rentrer avec la médaille militaire, et peut-être même... qui sait?... avec quelque chose de plus si la chance le favorisait le lendemain...

— Si nous dormions, hein, camarade? fit Gaspar quand la causerie parut se ralentir. Demain, cela va sûrement chauffer ferme... Il nous faudra de bons jarrets pour grimper là-haut.

— Bah, répondit insoucieusement Francis, nous trouverons les jarrets au bon moment, et nous aurons le temps de dormir après l'assaut... tués, blessés ou vainqueurs (et nous serons nécessairement d'une de ces trois catégories), nous aurons droit au repos.

La réflexion de ce brave les fit rire tous les deux; puis, soudain, une même pensée les envahit, arrêtant net leur gaîté.

— Tu penses à Catherine, hein vieux? interrogea Francis après une longue pause.

— Et toi aussi, sûrement, riposta l'autre zouave.

— Oui; je voudrais savoir, si nous sommes tués tous les deux, lequel elle pleurera.

— Tous les deux, pardi... Moi, j'aimerais mieux savoir, quand on lui demandera définitivement son avis, lequel d'entre nous elle choisira.

— Le médaillé... pour sûr... et comme le colonel t'a promis quelque chose comme cela pour raccommoder ta peau abîmée... Veinard, va!

— Et si tes galons lui donnent dans l'œil?... C'est toi qui es veinard.

— Il faudrait quelque galion à mettre à ses pieds... Elle est ambitieuse, notre Catherine, comme doit l'être toute fille sérieuse qui pense à fonder une famille; celui qui aurait assez d'argent en poche pour acheter le joli petit domaine de l'Étang, là-bas, à l'est du village, ne serait point le mal-venu.

— Eh bien, et les trésors de Sébastopol, donc! exclama étourdiment Gaspar, qui aussitôt se mordit les lèvres.

— C'est ma foi vrai, fit Francis, enchanté de l'idée. On ouvrira l'œil, ma vieille, et si messieurs les Russes ont laissé traîner leurs bibelots... suffit.

— Pourvu qu'on ne nous donne pas quelque diablerie de consigne, continua-t-il mélancoliquement; s'il faut respecter les gens et les choses...

— Après un assaut? impossible... On n'essaiera même pas... As pas peur, tout sera pour nous...

— Alors, si nous sommes riches tous deux, Catherine sera tout aussi embarrassée qu'avant pour se décider, puisqu'elle dit qu'elle n'a pas de préférence.

Cette réflexion les égaya de nouveau; comment la pauvre Catherine allait-elle se tirer de là?

— Mais, c'est bien entendu, n'est-ce pas, ma vieille, reprit Francis d'un ton presque solennel, qu'on ne fera rien pour influencer Catherine... pas d'intrigues, hein?... On se présentera tous les deux avec ce qu'on aura